

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 50

Artikel: Deux quatrains
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Mon commandant, lui dit-il, je crois que nous sommes en Italie.

En effet, à quelques mètres seulement, il venait d'apercevoir des bersaglieri, qui, de leur côté, s'étaient arrêtés net, également.

On consulte les cartes et on constate qu'on n'a pas été trop loin encore, mais qu'il était juste temps de faire halte. Les Italiens se rendaient également compte, pendant ces quelques minutes, qu'ils étaient arrivés à l'extrême limite de leur territoire. Ils avaient à leur tête un capitaine qui s'était hâté de maintenir ses hommes.

On était si près les uns des autres (on n'était séparé que par un insignifiant ruisseau qui constituait la frontière), qu'il était malaisé de ne pas se saluer. Le capitaine italien et le commandant français s'avancèrent simultanément et se découvrirent. Ils échangèrent quelques paroles courtoises. C'étaient tous deux gens de très bonne compagnie, et cette courtoisie s'imprégna bientôt de quelque cordialité.

L'heure était venue où, des deux côtés, les soldats allaient prendre leur repas avec les vivres du sac. Les nôtres allumaient diligemment le feu, et déjà chauffaient les marmites de campagne.

— Voudriez-vous, messieurs, dit le commandant français aux officiers italiens, me faire l'honneur d'accepter de déjeuner en France ?

Les Italiens firent assaut de politesse et réclamèrent pour eux le plaisir de recevoir le commandant, mais celui-ci insista :

— Permettez, fit-il en souriant, avec une insistance gracieuse, je suis le plus élevé en grade. Souffrez donc que je vous « commande » d'accepter mon invitation...

Le capitaine et les autres officiers italiens traversèrent donc le ruisseau, et le commandant, qui se trouvait avoir quelques provisions, improvisa tant bien que mal pour ses hôtes de hasard un menu qui, le grand air aidant, fut trouvé excellent.

La conversation devint bientôt très amicale, et, à défaut de campagne, ce fut avec du vin de l'ordinaire qu'on se porta des toasts mutuels. On déplora, sans se mêler de faire de la politique, les malentendus qui séparent les deux nations, mais surtout, comme on était seulement entre militaires et entre spécialistes des troupes de montagne, on se plut à de bienveillantes appréciations de la valeur respective des soldats que l'on commandait.

— Ma foi, messieurs, dit le commandant avec une extrême bonne grâce, tandis que j'ai la bonne fortune de vous avoir à ma table, les braves gens que nous avons sous nos ordres sont contraints, par la discipline, à se regarder de chaque côté du ruisseau sans se parler... Ne pensez-vous pas que nous pourrions leur permettre de se serrer la main ?

Le capitaine italien parut soudain un peu embarrassé. Il chercha à éluder l'offre, mais elle avait été faite d'une façon si cordiale, qu'il lui était impossible de ne pas dire pourquoi il était obligé de la décliner.

— Craindriez-vous d'être désapprouvé ? fit le commandant. En ce cas, malgré mes bonnes intentions, mettons que je n'ai rien dit...

— Ce n'est pas cela, répondit, en rougissant presque, le capitaine italien, mais mes

soldats verraient comment sont nourris les vôtres, s'ils se mêlaient à eux, et, dame ! leur saucisson aux pois, à l'allemande, risquerait de leur paraître sommaire, à côté de la viande, du vin et du café que consomment régulièrement vos troupes... Excusez-moi donc ! Nous sommes bien obligés de leur faire croire que vos hommes n'ont pas une alimentation meilleure que les nôtres... Et voilà seulement, en toute franchise, pourquoi j'ai le regret de ne pouvoir, par prudence, accepter pour eux une invitation à laquelle je serais heureux de répondre...

On sono reinvoyi.

L'est on rudo afféré, quand l'est qu'on a bin sono, dè ne pas poai allà drumi, et d'être d'obedzi dè dzouré quie sein pi poai ronellià su 'na chaula. Et l'est onco bin dè pe pi, quand on a pu s'einfatà dein lè linsus, qu'on coumeincè à cheintrè lo tsaud dèzo lo lèvet et qu'on est bin ào dâo su la tiutra, se caupon vint tapâ à la porta po vo fèrè châtôta frou.

Quatro z'estaffiers, dâi vive-la-joie, qu'aviont golliassi tot lo dzo, sè troviont dévai lo né à la pinta dâo « Pesson rodzo », iò restiron tant qu'après l'hôra dè la police. Ma fâi, à fôce fifâ, sè troviont « digue-dedein », coumeint dit l'onellio Henri, et lo carbatier n'étâi pas dein lo cas dè lè fèrè einallâ. Pédziron tant, qu'à la fin lè quatro gaillâ ronelliâ-vont su la trabilia, et on eut bio lè sé-câorè po lè reveilli, éutilo ! Lo pourro carbatier, que n'avâi dza rein droumâi la né devant, tchesâi dè sono, et coumeint ne gagnivè perein avoué leu, sè peinsâ : Ne lè pu portant pas gardâ tota la né ice ; mè tsapèrai d'allâ queri onna voiture po lè reinmenâ, kâ ne sont pas fôtus dè sè ramassâ solets ! L'ont bon moian et sont bons po pâi la calèche. L'est cein que fe. Quand lo cocher fut quie, l'eimpougnont lè quatro lulus lè z'ons après lè z'autro et lè partont dein la cariole ; et coumeint lo cocher ne lè cognessâi pas, lo carbatier lâi fâ : « Cé dè devant, à gautse, demâorè à tât l'endrâi ; vo n'ai qu'à lo dècheindrè devant la porta et teri la senaille, sè dzeins lo vindront queri. Cé dè drâte, qu'est à coté, restè on pou pe lèvé, ào mimerò dozè ; » et lo carbatier lâi esplikâ lla mémo tsouza po lè dou dè derrâi.

— Bon ! se fe lo voiturier, l'que châtôtè su son banc, preind sè guidès, baillè 'na petita dzibliaie à tsévau et tracé.

Lo carbatier, tot conteint d'être débarrassi, sè dépatse d'allâ sè fourrà su la paillesse, kâ n'ein poivè mé ; mà ào momeint iò sè cheintâi tant bin dein son lhi et iò coumeincivè à soccliâ on pou pe épais, rraaâ ! rraaâ ! rraaâ ! vouai quie qu'on rolhiè à la porta ein faseint on détertî dè la metsance. Lo carbatier, tot époâiri, châtôtè frou, àovrè la fenétra ein pantet et fâ : « Que y'a-te ? »

— Y'a, se lâi repond lo cocher, kâ

l'étâi revegnâi avoué la voiture, y'a que lè quatro gaillâ ont rebedoulâ lè z'ons su lè z'autro dein la calèche, et lâi sont tant einmèclliâ que ne su pas fôtu dè savâi iò lè faut detsèrdzi ; vo faut veni mè montrâ onco on iadzo iò tsacon va.

Lo pourro carbatier, bon grâ, mau grâ, a du reinvoyi son sono et l'a étâ d'obedzi dè sè raffubliâ sè z'haillons po rotornâ avau rebailli l'adresse à clliâo quatro tsancro dè soulons.

Deux quatrains. — Dans un de ses derniers voyages d'hiver au pays du soleil, Monselet, enthousiasmé, improvisait le quatrain suivant sur un album, dans une aristocratique et hospitalière villa de Cannes :

Ecrit le trois janvier,
En mangeant une orange
A l'ombre d'un palmier...
Etrange ! Etrange ! Etrange !...

Deux jours après, la même villa recevait la visite d'un autre Parisien, homme d'esprit également.

— Mettrez-vous quelque chose sur mon album, mon cher A... S... ? lui demanda la maîtresse de la maison.

— Volontiers, chère madame.

On lui présente l'album, ouvert à la page où Monselet, de sa mignonne écriture, avait tracé le quatrain plus haut cité. — Tiens ! tiens !... dit A... S... si je lui donnais une suite à ce quatrain ?

Et il griffonna ceci :

Ecrit le cinq janvier,
A l'ombre d'une orange,
En mangeant un palmier !
... De plus en plus étrange !

Pour Noël.

Nous venons de parcourir rapidement un bien joli volume qui sort de presse : la deuxième édition des *Poésies et chansons d'enfants*, par Eug. Rambert, mises en musique par H. Plumhof, et illustrées par E. Vulliemin. Rien en ce genre de plus attrayant, de plus gracieux, soit comme poésie, soit comme musique.

En pourrait-il être autrement ? Eug. Rambert, H. Plumhof, E. Vulliemin !... Quand l'éditeur d'un ouvrage a de tels collaborateurs, les comptes-rendus et les réclames sont inutiles ; le succès est assuré d'avance.

Et quel plus charmant cadeau serait-il possible de faire pour le Noël des enfants ?... En ouvrant le volume, l'œil est enchanté : impression superbe ; en tête de chaque morceau, dessin d'un goût et d'une douceur de tons vraiment exquis. Le livre est divisé en quatre parties : *Les quatre saisons*. Ouvrez-le n'importe où, vous serez arrêté par des vers délicieux, d'une coquetterie de forme, d'une fraîcheur d'idées ravissantes.

Tenez, je tombe sur les chansons d'Hiver.